

www.e-rara.ch

Histoire d'Aristarque de Samos

Aristarchus

Paris, 1810

ETH-Bibliothek Zürich

Shelf Mark: Rar 4167

Persistent Link: <https://doi.org/10.3931/e-rara-1191>

Fragment de Sanchoniaton; examen de l'authenticité de cet ouvrage.

www.e-rara.ch

Die Plattform e-rara.ch macht die in Schweizer Bibliotheken vorhandenen Drucke online verfügbar. Das Spektrum reicht von Büchern über Karten bis zu illustrierten Materialien – von den Anfängen des Buchdrucks bis ins 20. Jahrhundert.

e-rara.ch provides online access to rare books available in Swiss libraries. The holdings extend from books and maps to illustrated material – from the beginnings of printing to the 20th century.

e-rara.ch met en ligne des reproductions numériques d'imprimés conservés dans les bibliothèques de Suisse. L'éventail va des livres aux documents iconographiques en passant par les cartes – des débuts de l'imprimerie jusqu'au 20e siècle.

e-rara.ch mette a disposizione in rete le edizioni antiche conservate nelle biblioteche svizzere. La collezione comprende libri, carte geografiche e materiale illustrato che risalgono agli inizi della tipografia fino ad arrivare al XX secolo.

Nutzungsbedingungen Dieses Digitalisat kann kostenfrei heruntergeladen werden. Die Lizenzierungsart und die Nutzungsbedingungen sind individuell zu jedem Dokument in den Titelinformationen angegeben. Für weitere Informationen siehe auch [Link]

Terms of Use This digital copy can be downloaded free of charge. The type of licensing and the terms of use are indicated in the title information for each document individually. For further information please refer to the terms of use on [Link]

Conditions d'utilisation Ce document numérique peut être téléchargé gratuitement. Son statut juridique et ses conditions d'utilisation sont précisés dans sa notice détaillée. Pour de plus amples informations, voir [Link]

Condizioni di utilizzo Questo documento può essere scaricato gratuitamente. Il tipo di licenza e le condizioni di utilizzo sono indicate nella notizia bibliografica del singolo documento. Per ulteriori informazioni vedi anche [Link]

*Fragment de Sanchoniaton ; examen de
l'authenticité de cet ouvrage.*

Eusèbe a inséré dans sa Préparation Evangelique (1) un long extrait d'un ancien historien de Phénicie , nommé Sanchoniaton. Il dit que cet auteur écrivoit avant la guerre de Troie , et qu'il passait pour avoir été très-exact dans ses recherches. Sanchoniaton avait écrit dans sa langue naturelle , c'est-à-dire en Phénicien ; mais son ouvrage avait été traduit en grec par Philon de Biblos , que l'on ne doit pas confondre avec Philon le Juif , dont les écrits sont venus jusqu'à nous. Philon avait distribué en neuf livres la traduction qu'il avait faite de Sanchoniaton. Il y avait ajouté quelques préfaces dont Eusèbe donne même des extraits. Philon y disait entr'autres choses :

« que Sanchoniaton , homme fort savant et
 » de grande expérience , souhaitant extrême-
 » ment de connaître les histoires de tous les
 » peuples , avait fait une perquisition exacte
 » des écrits de Taaut , persuadé que comme
 » inventeur des lettres et de l'écriture , Taaut
 » était le premier des historiens. »

(1) Livre 1 , chap. 9 , p. 30 de l'édition grecque et latine.

Sanchoniaton avait donc, suivant le témoignage de son traducteur, posé les fondemens de son histoire sur les écrits de ce chef des savans, appelé par les Égyptiens Thoüth, nom que les Grecs ont rendu par celui d'Hermès, et les Latins par celui de Mercure (1). Cet extrait de Sanchoniaton étant donc un des monumens les plus curieux de l'antiquité, je le rapporterai d'après l'auteur de l'Histoire des Hommes (2), qui dit l'avoir traduit sur le grec et sur les versions combinées des Fourmont et des Gêbelin, avec la liberté que demandent le goût et la raison. On ne doit pas oublier que ce fragment de Sanchoniaton est entremêlé, tantôt d'interprétations de Philon de Biblos, et tantôt de réflexions d'Eusèbe.

- « Sanchoniaton établit la matière animée
 » pour principe de l'univers.
 » Cette matière était éternelle, mais ne
 » formait originairement qu'un chaos informe ; l'esprit s'unit avec elle, et cette union
 » fut appelée Amour (*Pothos*, le désir).
 » Ainsi commença la Nature.
 » L'esprit uni avec la matière, produisit

(1) Eusèbe, *ibidem*, p. 32.

(2) Paris, 1779, t. 2, p. 250 et suivantes.

- » un être qu'il ne connaissait point; cet être
» est Mot; les uns veulent que ce soit le li-
» mon vierge; les autres, le mélange des ger-
» mes, dont tout ce qui existe a pris nais-
» sance.
- » On vit alors quelques êtres dénués de
» sentiment, qui dans la suite s'animèrent, et
» acquirent de l'intelligence.
- » Ces êtres formés semblables à leur mo-
» dèle, eurent le nom de *Zophasémin*, ou de
» contemplateurs du Ciel.
- » A cette époque, Mot parut lumineux,
» ainsi que le soleil, la lune, les planètes, et
» les astres du firmament.
- » Telle est l'idée que les Phéniciens don-
» nent de leur cosmogonie, et il est aisé de
» voir qu'elle mène à l'athéisme.
- » Sanchoniaton passe de là à la génération
» des animaux, et voici le précis de ses rai-
» sonnemens.
- » L'air pénétré par les torrens de la lu-
» mière, parut une mer de feu; alors la terre
» et les eaux s'enflammèrent; et voilà l'ori-
» gine des pluies violentes, des nuages et des
» tempêtes.
- » Toutes ces matières auparavant isolées,
» ensuite déplacées et réunies par les feux du

» soleil, fermentèrent par leur mélange, et
 » firent naître divers météores, tels que le
 » tonnerre et les éclairs.

» Au fracas du tonnerre, les *Zophasémins*
 » des deux sexes s'éveillèrent pleins d'effroi,
 » et commencèrent à se mouvoir.

» Telle est la doctrine Phénicienne sur la
 » génération des animaux.

» Tout ce que l'on vient de lire, est tiré de
 » la cosmogonie de Taaut. C'est le résultat
 » des lumières de ce beau génie et de sa pro-
 » fonde expérience.

» Sanchoniaton parle ensuite des germes
 » de la terre. Les premiers hommes, dit cet
 » historien, voyant que c'étaient les principes
 » de la vie pour eux, et qu'après l'avoir été
 » pour leurs pères, ils le seraient encore
 » pour leur postérité, les mirent au rang des
 » Dieux, et leur offrirent des sacrifices. Un
 » culte aussi absurde convenait assez à la fai-
 » blesse de leur intelligence.

» Là l'écrivain que je cite, parle des vents,
 » surtout du Borée et du Notos; il donne
 » l'étimologie des uns et la généalogie des
 » autres.

» Suivant lui, du vent Colpia et de Baau
 » sa femme, ou de la nuit, naquirent Aion

» (la vie) et Protogène (le premier né),
 » hommes nouveaux et destinés à mourir.

» Aion inventa l'art de se nourrir de vé-
 » gétaux.

» Les fils d'Aion, sous le nom de *Guénos*
 » et de *Guénéa*, habitèrent la Phénicie.
 » Comme ils devaient leur production à l'ac-
 » tivité de la chaleur, ils élevèrent leurs
 » mains vers le soleil, qu'ils regardaient
 » comme le seul Dieu de l'univers, et qu'ils
 » appelèrent par cette raison *Beelsamen* ou
 » le Souverain des Cieux; le *Zeus* de la Grèce
 » est le *Beelsamen* de la Phénicie.

» De *Guénos* naquirent des enfans mortels
 » comme leurs pères; l'un s'appela *Phos* (la
 » lumière), l'autre *Pur* (le feu), et le der-
 » nier *Phlox*, la flamme.

» Le frottement des matières combusti-
 » bles, telles que le bois, fit faire la décou-
 » verte du fer aux enfans de *Guénos*, et ils
 » en enseignèrent l'usage.

» La seconde génération de la postérité de
 » *Guénos*, fut une race de géans, qui donnè-
 » rent leurs noms aux montagnes dont ils se
 » rendirent les maîtres, et dont les plus re-
 » marquables sont le Mont *Cassios*, le *Brathi*,
 » le *Liban* et l'*Antiliban*. »

Ce nom de Cassios appartient à deux montagnes dont l'une est en Arabie à l'extrémité méridionale de la Palestine, entr'elle et l'Égypte, en sorte qu'elle sépare en quelque sorte la Sirie de l'Égypte; l'autre est une montagne de Sirie, que Pline (1) distingue très-bien de la précédente, et au pied de laquelle coule le fleuve Oronte (2). C'est de cette dernière que don Calmet croit qu'il est question dans le livre des Nombres (3). On connaît le Liban et l'Antiliban, tous deux en Sirie, et c'est là aussi qu'il faut chercher le Brathi qui n'est nommé qu'ici. Car ce serait vouloir trouver le Caucase partout que de prétendre le placer auprès de la Mer Caspienne, parce que Pline (4) désigne sous le nom de *Pratitæ* un peuple qui habitait près des Portes Caspiennes. Peut-être faut-il lire Botri, montagne voisine de Botris, ville située au-dessus de Biblos, sur le rivage de la mer de Phénicie (5).

(1) Livre 5, chap. 22.

(2) Ammien Marcellin, livre 14.

(3) Voyez le Dict. de la Martinière, Paris, 1768, art. Casius, Nos. 2 et 3.

(4) Livre 6, chap. 25.

(5) *Christophorus Cellarius, notitiæ orbis antiqui tomus alter. Lipsiæ, 1706, p. 398, carte de la Sirie.*

Il est assez singulier que dans les tems reculés, les montagnes aient tiré leurs noms des hommes, tandis que chez les modernes, ce sont les hommes qui tirent d'ordinaire leurs noms des montagnes. Les premières étimologies ont servi à la géographie, et les autres à la vanité (1). Je reprends l'extrait qu'Eusèbe nous donne de Sanchoniaton.

« De ces géans naquit Memrum (en Grec
» *Upsouranios*). Les femmes alors secouant
» l'instinct de la pudeur, se prostituaient à
» tout le monde, et les hommes ne rougis-
» saient pas de prendre les noms de ces cour-
» tisanes (2).

» *Upsouranios* habita Tir; c'est lui qui le
» premier forma des huttes avec des roseaux
» et l'écorce du papyrus entrelacés; il fit la
» guerre à son frère.

» Ce frère, qui se nommait *Ousoüs*, inven-
» ta l'art de se former des habits avec la peau
» des bêtes qu'il égorgeait à la chasse. De son
» tems il y eut un orage violent dans le pays
» de Tir, pendant lequel une forêt entière fut
» consumée. *Ousoüs* se saisit d'un des arbres
» qui avait échappé à l'incendie, le dépouilla

(1) Histoire des Hommes, t. 2, p. 256.

(2) La version latine traduit fort différemment.

» de ses rameaux, et ayant creusé son tronc,
 » osa se mettre en mer. Sa hardiesse lui ayant
 » réussi, il adora le feu et le vent, leur fit des
 » libations avec le sang des bêtes qu'il pre-
 » nait à la chasse, et leur érigea deux co-
 » lonnes.

» Presque toute cette race s'éteignit; alors
 » les hommes qui restaient, adorèrent ces
 » colonnes mêmes, et établirent en leur hon-
 » neur des fêtes annuelles.

» Il y avait déjà long-tems que la postérité
 » d'Upsouranios n'était plus, lorsqu'Agréus
 » et Aliéus parurent sur la terre; l'un inventa
 » la chasse, l'autre la pêche, et voilà l'origine
 » de leurs noms, qu'ils transmirent à leurs
 » descendans.

» On distingue dans cette nouvelle race;
 » deux hommes, qui, jeunes encore, trou-
 » vèrent le fer et la manière de travailler ce
 » métal; l'un d'eux, appelé Chrisor, s'appli-
 » qua à polir la langue qu'il parlait, et s'exer-
 » ça dans la divination et dans les enchante-
 » mens.

» Ce Chrisor, qui est le dieu Vulcain;
 » inventa aussi l'appât, la ligne et les ra-
 » deaux. Il fut le premier qui fit un art de la
 » navigation. Les hommes, pour tant de

» bienfaits , le nommèrent Diamichion , et
 » firent son apothéose.

» On rapporte que les frères de Chrisor
 » trouvèrent le secret de la composition des
 » briques , et qu'ils s'en servirent pour cons-
 » truire des murailles.

» Il s'éleva encore dans cette race deux
 » artistes , qui apprirent aux hommes à mêler
 » la paille , soit au ciment , soit à l'argile ,
 » dont on formait les briques , à faire sécher
 » ce mélange au soleil , et à en construire les
 » toits des édifices.

» Ces artiste eurent deux enfans , *Agros*
 » (le cultivateur) et *Agrouéros* ou *Agrotès*
 » (le destructeur). Ce dernier eut en Phéni-
 » cie , une statue et des temples ; le peuple
 » même de Biblos l'honora comme le souve-
 » rain des Dieux.

» *Agros* et *Agrouéros* joignirent aux mai-
 » sons qu'ils bâtissaient , des places vagues ,
 » des enclos et des édifices souterrains.

» Une partie de leur postérité mena une
 » vie errante , et une autre exerça à la chasse
 » des meutes de chiens ; ces derniers sont
 » les *Alètes* (ou peuples Nomades) , et les
 » autres les *Titans*.

» *Aminas* et *Magos* sont de cette race : on

» leur doit l'invention des parcs, et d'avoir
 » appris aux hommes l'utilité des villages. ○

» Misor et Sidik leur succédèrent. Le nom
 » du premier répond à *Eulutos* (qui se délie
 » aisément), et celui du second à *Dicaïos*
 » (l'homme juste). On leur doit l'usage du
 » sel.

» Misor fut un des aïeux de Taaut, à qui l'on
 » doit l'écriture en caractères; c'est lui que
 » les Égyptiens nomment Thoor, le peuple
 » d'Alexandrie Thoût, et les Grecs Hermès.

» De Sidik vinrent les Dioscures, appelés
 » aussi Cabires, Coribantes et Samothraces.

» Les Dioscures inventèrent l'art de cons-
 » truire les vaisseaux. Il y eut dans leur fa-
 » mille des sages, qui apprirent aux humains
 » l'usage des simples, la manière de guérir
 » les morsures des animaux, et le secret de
 » détruire les maladies avec des enchante-
 » mens.

» A cette époque vivait Élion, que les
 » Grecs nomment Hupsistos (le très-haut);
 » sa femme s'appelait Bérouth » (c'est le nom
 de Bérite, l'une des plus anciennes villes de
 la Phénicie); « ils habitaient aux environs de
 » Biblos.

» Ils donnèrent la naissance à cet Épigée

» ou Autochtone, que l'on connut dans la
» suite sous le titre d'Ouranos. Sa beauté
» était telle, qu'elle fit donner son nom au
» ciel même.

» La sœur d'Ouranos fut Ghê ; sa beauté
» parut si accomplie, que la terre fut appelée
» de son nom.

» Hupsistos, père de ce couple distingué,
» fut tué par des bêtes féroces. On fit son
» apothéose, et ses enfans furent les premiers
» à lui offrir des sacrifices.

» Ouranos, héritier du trône de son père,
» épouse Ghê sa sœur, et a d'elle quatre en-
» fans : Ilus, qui est le Chronos des Grecs (et
» le Saturne des Latins), Dagon qui est leur
» Siton, Bétilos, et Atlas.

» Ouranos eut encore de plusieurs autres
» femmes une nombreuse postérité ; Ghê en
» conçut une vive jalousie ; la discorde se mit
» entre les deux époux, et ils prirent le parti
» de se séparer. Cependant Ouranos revenait
» de tems en tems auprès de Ghê, lui faisait
» violence, et ensuite l'abandonnait de nou-
» veau : il tenta même de faire périr les en-
» fans qu'elle lui avait donnés.

» Ghê trouva quelquefois des amis qui la

» secoururent contre les violences de son ti-
» ran.

» Dès que Chronos eut atteint l'âge viril ;
» par les conseils de son confident Hermès
» Trismégite (Mercure), il épousa la que-
» relle de sa mère.

» Les filles de Chronos furent Persephone
» (Proserpine) et Athèna (Minerve) ; la
» première mourut vierge.

» Par les conseils d'Athèna et d'Hermès,
» Chronos fit fabriquer une lance de fer et un
» cimeterre.

» Ensuite Hermès enchantà par son élo-
» quence les amis de Chronos, et les engagea
» à épouser les ressentimens de Ghè, et à
» faire la guerre à Ouranos ; la conjuration
» réussit, Chronos enleva l'empire à son
» père, et régna à sa place.

» On prit dans le combat la concubine fa-
» vorite d'Ouranos, et quoiqu'elle fût encein-
» te, Chronos la donna en mariage à Dagon.
» Elle accoucha chez ce dernier, d'un fils
» d'Ouranos, et lui donna le nom de *Déma-*
» *roun*.

» Après cette victoire, Chronos fit entou-
» rer de murailles le lieu qu'il habitait, et
» fonda Biblos, la première ville de Phénicie.

» Il conçut alors quelques soupçons contre
» la fidélité d'Atlas son frère ; par le conseil
» d'Hermès , il le fit jeter dans une fosse pro-
» fonde ; ainsi l'infortuné se trouva enterré
» tout vivant.

» C'est vers ce tems-là que la postérité des
» Dioscures construisit des radeaux et des na-
» vires, s'abandonna aux dangers de la mer,
» et jetée sur le rivage, non loin du Mont
» Cassios, y bâtit un temple.

» On donna aussi le nom d'Éloïm ou Chro-
» niens aux alliés de Chronos.

» Cependant l'ombrageux Chronos se dé-
» fiant de son propre fils, nommé Sadid, le
» frappa de son cimenterre et lui ôta la vie ; il
» coupa aussi la tête à sa fille, et tous les
» dieux furent indignés de ces parricides.

» D'un autre côté, Ouranos toujours fugi-
» tif, envoya au fils qui l'avait dépouillé, sa
» fille Astarté avec Rhéa et Dioné ses sœurs,
» afin de le faire périr ; Chronos les épousa
» lui-même ; Ouranos l'apprend et fait partir
» deux autres de ses filles, Eimarméné et
» Hôra, avec une armée ; mais l'usurpateur
» trouve encore le secret de gagner leur ami-
» tié, et les retient à son service.

» Cet Ouranos inventa les bétiles (ou pier-

» res

» res enchantées) ; il fut le premier qui fabriqua des pierres animées.

» Chronos eut d'Astarté Pothos , Éros , et les sept Titanides , qu'on nomme aussi Artémides ; Rhéa lui donna aussi sept fils , dont le plus jeune reçut en naissant les honneurs de l'apothéose ; pour Dioné , elle ne conçut que des filles.

» On dit que Dagon inventa le blé et la charrue ; ce qui lui valut le titre de *Zeus Arotrios* (le dieu laboureur).

» Sidik épousa une des Titanides , et en eut Asclépias (Esculape).

» La Pérée vit naître encore trois enfans de Chronos ; l'un qui s'appela Chronos comme son père , Zeus - Bélos et Apollon. » On ne sait pas bien ce qu'est la Pérée ; mais il paraît que c'était la partie septentrionale de la Phénicie , où l'on trouve une contrée appelée Piérie , du nom de la montagne Piérius ; la ville de Berée ou Berrhée (1) , et même une autre ville du nom de Perré (2).

« C'est dans cet âge du monde que vivaient Tiphon , Pontos , et Néréus son père.

(1) *Christophorus Cellarius , notitiæ orbis antiqui tomus alter* , p. 398 , carte de la Sirie.

(2) *Id.* , p. 404.

» De Pontos naquit une fille , nommée Si-
 » don , douée d'une voix enchanteresse. C'est
 » à elle que l'on doit le chant des odes. Son
 » frère est connu sous le nom de *Poseidón*
 » (Neptune).

» Démaroun est le père de Mélicarthos et
 » d'Héraclès , » si connu sous le nom d'Her-
 cules.

« A cette époque, Ouranos entreprend une
 » guerre contre Pontos , et s'unit dans cette
 » vue à Démaroun : mais Pontos est vain-
 » queur , et Démaroun , pour appaiser le ciel
 » irrité , offre un sacrifice.

» Chronos , la trente-deuxième année de son
 » règne , se met en embuscade dans des dé-
 » filés entrecoupés de fontaines et de rivières ,
 » se rend maître de la personne de son père ,
 » et d'un coup de cimeterre , le prive de sa
 » virilité.

» Le sang d'Ouranos se confondit avec
 » l'eau des fontaines , et l'on montre encore
 » aujourd'hui le lieu où se passa ce grand évé-
 » nement. Quand le père de Chronos eut ren-
 » du le dernier soupir , on fit son apothéose.

» Telle est , observe Eusèbe , l'histoire de
 » Chronos si vanté par la Grèce ; voilà l'i-
 » dée qu'on doit se former de ce siècle que

» l'on a nommé l'âge d'or par excellence.

» Cependant Astarté la grande, le dieu Dé-
 » maroun et Adod, le roi des cieus, restaient
 » sur les trônes où Chronos les avait placés.

« Astarté pour simbole de son pouvoir su-
 » prême, mit sur sa tête celle d'un taureau.
 » En parcourant la terre, elle trouva un as-
 » tre tombé du ciel; elle le prit, et le consa-
 » cra dans l'île sainte de Tir. Les Phéniciens
 » disent qu'Astarté est l'Aphrodite des Grecs »
 (la Vénus des Latins.)

« Chronos parcourut aussi la terre, et dans
 » le cours de ses voyages, donna à Athéna sa
 » fille, le royaume de l'Attique.

» A son retour, la famine et la peste exer-
 » cèrent leurs ravages dans ses États. Ce prin-
 » ce, pour appaiser les mânes d'Ouranos, lui
 » offre son propre fils en sacrifice; il se cir-
 » concit ensuite, et ordonne à tous les soldats
 » de son armée, d'en faire autant.

» Peu de tems après, un fils qu'il avait eu
 » de Rhéa, nommé Mouth, mourut, et il le
 » mit au rang des dieux; ce Mouth est le *Tha-*
 » *natos* des Grecs » (la mort).

« Chronos donna à cette époque la ville de
 » Biblos à la déesse Baaltis, qu'on appelle
 » aussi Dioné; et celle de Bérite à Poseidôn,

» aux Cabires, aux laboureurs et aux pêcheurs
» qui y consacèrent les restes de Pontos.

» C'est alors que le dieu Thaut, à l'exem-
» ple d'Ouranos, fit le portrait de Chronos,
» de Dagon et des autres dieux, pour en for-
» mer le tipe des hiéroglyphes.

» Chronos eut pour simbole de la royauté,
» quatre yeux, deux par devant et deux par
» derrière; tandis que les uns étaient fermés,
» les autres veillaient. Thaut plaça aussi sur
» ses épaules deux paires d'ailes, dont l'une
» était déployée et l'autre abaissée; l'idée du
» peintre était de faire entendre qu'un roi
» doit veiller en dormant, et que son repos
» même doit être accompagné de mouvement
» et d'activité.

» Thaut ne donna que deux ailes aux au-
» tres dieux, pour désigner leur dépendance,
» et il en ajouta deux à Chronos, qu'il plaça
» sur sa tête, pour marquer la finesse de ses
» sensations, et de son intelligence dans l'art
» de gouverner.

» Chronos étant allé dans les contrées du Mi-
» di, donna à Thaut l'Égypte en souveraineté.

» Tous ces faits ont été transmis à la posté-
» rité, par les sept enfans de Sidik, qui étaient
» du nombre des Cabires, et par Asclépias

» leur frère , ainsi que Thaut le leur avait re-
 » commandé.

» Son histoire a été rédigée sur leurs mé-
 » moires , par le fils de Thabiôn , le pre-
 » mier Hiérophante de la Phénicie ; il est vrai
 » qu'il a cherché à concilier leur système avec
 » ses propres idées, et qu'il y a joint ses opi-
 » nions phisiques sur les phénomènes de la
 » nature.

» L'ouvrage de cet historien a été trans-
 » mis à son tour , aux prophètes qui président
 » aux mistères ; et ceux-ci qui désiraient faire
 » de leur culte l'objet de l'admiration de la
 » terre , ont remis , soit à leurs successeurs ,
 » soit à leurs initiés, ce dépôt dans toute son
 » intégrité.

» Parmi ces prophètes était Isiris , l'inven-
 » teur de trois hiéroglyphes, et frère de Chna ,
 » le premier que les étrangers aient honoré
 » du nom de Phénicien.

» Les Grecs abusant de la beauté de leur gé-
 » nie , qui leur a donné sur les autres nations
 » une juste supériorité , se sont approprié tou-
 » tes ces anciennes histoires, et les ont em-
 » bellies avec le secours de leur imagination.
 » Comme ils ne cherchaient qu'à amuser
 » leurs lecteurs par des fables charmantes, ils

» ont prodigieusement altéré le fond histori-
 » que sur lequel ils écrivaient. C'est sur ce fond
 » qu'Hésiode et d'autres poètes renommés,
 » ont forgé leurs théogonies, leurs giganto-
 » machies, et cette foule de fictions qu'ils al-
 » laient débiter de ville en ville, et sous les-
 » quelles ils semblent avoir étouffé la vérité.
 » Accoutumés dès l'enfance à ces mensonges
 » ingénieux, auxquels une antique créance
 » tient lieu d'autorité, nous les regardons
 » comme un dépôt religieux, que nous n'ose-
 » rions rejeter sans sacrilège; et ces menson-
 » ges ont tellement pris à nos yeux l'em-
 » preinte de la vérité, que lorsque la vérité se
 » découvre à nous, nous sommes tentés main-
 » tenant de la prendre pour le mensonge. »

Tel est ce fameux fragment de Sanchoniaton, que tant d'écrivains ont traduit, expliqué, commenté et mutilé, pour le concilier avec leurs opinions; un petit nombre de pages a suffi pour produire une multitude de volumes (1).

Philon de Biblos ne se contentait pas, à ce que dit Eusèbe (2), de louer Sanchoniaton. Il

(1) Histoire des Hommes, Paris, 1779, tom. 2, p. 277.

(2) Préparation Évangélique, livre 1, chap. 9, p. 31.

s'autorisait des faits dont cet auteur avait conservé la tradition , pour convaincre les Grecs d'ignorance , sur l'objet le plus essentiel et le plus intéressant à l'homme : il les accusait d'avoir tourné en froides allégories l'histoire des anciennes Divinités qu'on adorait dans leur pays , et les reprenait d'avoir voulu expliquer par les phénomènes de la nature , des faits très - réels et des événemens très - véritables.

L'auteur que Philon venait de traduire n'en avait pas usé de la même manière, continue Eusèbe. Après de grandes recherches et de longues études , il avait composé une histoire dans laquelle on voyoit que les anciens Dieux avaient été originairement des hommes célèbres , déifiés ensuite par la superstition. Ce qu'il racontait de leurs actions et des principaux événemens de leurs vies , il l'avait tiré en partie des monumens qui existaient dans plusieurs villes, et en partie , des mémoires déposés et conservés avec soin dans les plus anciens temples.

On sait quelle est ordinairement la prévention des traducteurs. Ces éloges de Philon pourraient donc paraître suspects , s'ils n'étaient confirmés par le témoignage de quel-

que auteur impartial et absolument désintéressé. C'est vraisemblablement par cette raison qu'Eusèbe a eu soin de nous apprendre que la façon de penser de Porphyre sur l'histoire de Sanchoniaton n'était pas moins avantageuse à cet auteur, que celle de Philon. C'en est assez pour que ce monument mérite une attention particulière (1).

Il y en a peu dans l'antiquité, qui aient autant exercé les critiques. L'importance de la matière les y a sans doute engagés. Si l'authenticité du Sanchoniaton est constante; et si ce n'est point une pièce fabriquée après coup, nous avons une histoire du genre humain la plus ancienne que nous connaissons, à moins qu'on ne veuille en excepter la Génèse et peut-être les historiens de la Chine. Il s'agit donc d'examiner l'authenticité de ce fragment, et de voir s'il doit occuper la première place entre tous les monumens de l'antiquité profane, échappés à l'injure des tems. Car personne n'ignore que les fragmens que nous avons aujourd'hui sous les noms d'Hermès, de Zoroastre, de Thaaut et d'Orphée, sont des ouvrages supposés par des auteurs fort mo-

(1) De l'origine des Lois, des Arts et des Sciences, Paris, 1758, t. 1, p. 360 et 361.

dernes, eu égard à ceux dont ils portent le nom (1). Je me réserve cependant de l'examiner plus en détail pour Thaut dans la suite de cet article, et pour les deux autres dans celle de cet ouvrage.

Jusque vers la fin du siècle passé, les recherches des savans sur le Sanchoniaton n'avaient eu pour objet que de l'expliquer et de l'éclaircir. Personne, que je sache, ne l'avait soupçonné d'être une pièce supposée. Jean-Henri Ursinus, théologien luthérien, est, je crois, le premier qui ait élevé des doutes sur l'authenticité de cet ouvrage (2). Ce sentiment a été adopté par quelques écrivains, et entr'autres par Richard Simon. Mais la manière dont il s'explique, fait assez connaître le peu de succès des atteintes qu'on avait voulu donner à ce fragment. Voici ses termes : « il semble, » dit-il, « qu'on ne puisse avoir pour suspect, » sans une espèce de témérité, le fameux ouvrage de Sanchoniaton, qui contenait l'ancienne théologie des Phéniciens. Tout ce

(1) De l'origine des Loix, des Arts et des Sciences, t. 1, p. 361.

(2) J. H. Ursini, de Zoroastre, Hermete, Sanchoniatone, Exercitationes fam., Norimbergæ, in-12, 1661.

» que nous avons eu d'habiles critiques l'ont
 » cité avec éloge d'après Eusèbe (1). »

Faisons deux réflexions très-courtes sur ces paroles de M. Simon. 1^o. Il avoue que de très-habiles critiques ont reconnu l'authenticité du Sanchoniaton. 2^o. Il semble supposer qu'Eusèbe est le seul auteur de l'antiquité, qui dépose en faveur de cet ancien écrivain. M. Simon fait plus; car il ajoute qu'Eusèbe n'a parlé de Sanchoniaton que d'après Porphire. Nous voyons cependant que Théodoret s'était servi des écrits de Sanchoniaton, pour prouver que les dieux adorés par les Païens avaient été originellement des hommes. Eusèbe n'est donc pas le seul parmi les anciens, qui ait cité Sanchoniaton. Le contraire sera prouvé dans un moment. D'ailleurs il n'est pas vrai qu'Eusèbe n'ait parlé de Sanchoniaton, que d'après Porphire; c'est encore, comme on va le voir, une erreur grossière de M. Simon (2).

Aussi voyons-nous que plusieurs critiques,

(1) Bibliothèque Critique, autrement Recueil de diverses pièces critiques publiées par M. de Saint-Jorre (c'est-à-dire, Richard Simon), à Basle, 1709, tom. 1, chap. 10, p. 131.

(2) De l'origine des Lois, des Arts et des Sciences, Paris, 1758, t. 1, p. 362.

et des plus éclairés, n'en ont pas porté le même jugement. Ils ont regardé cet extrait d'Eusèbe comme un reste précieux des anciennes traditions de l'Orient : je me contenterai de citer ici Bochart, Vossius, Marsham, Huet, Cumberland, la Croze, et après eux, M. Fourmont, dans ses réflexions critiques sur l'histoire des anciens peuples (1).

Le père Kircher avance qu'il y a dans la Bibliothèque du Grand Duc quelques fragmens du Sanchoniaton. Il ajoute que lui-même avait entre les mains, au moment qu'il écrivait, un autre fragment du Sanchoniaton composé de feuilles écrites en langue araméenne, c'est-à-dire phénicienne, presque la même que la chaldaïque et la siriaque. Le père Kircher croit que ce fragment avait été traduit en langue araméenne sur l'original de Philon. Ce manuscrit traite, à ce qu'il dit, des mœurs et des coutumes des Égyptiens, et principalement des mystères de Mercure, ne contenant cependant rien qui ne se trouve dans d'autres auteurs (2).

M. de Peiresc avait reçu de l'Orient le frag-

(1) De l'origine des Lois, des Arts et des Sciences, t. 1, p. 362.

(2) *Id.*, *ibidem*.

ment en question. On l'avait tiré de la bibliothèque de Damas. M. de Peirese en avait envoyé une copie à Rome au père Kircher en 1637, pour qu'il l'interprêtât. C'était, comme on voit, une très-mince découverte (1).

Le père Kircher ajoute (2) tenir de Léo Allatius, que la traduction de Sanchoniaton faite par Philon, avait été trouvée depuis peu dans la bibliothèque d'un monastère voisin de Rome; mais que ce manuscrit avait été volé presque aussitôt, sur la réputation qu'il avait d'être rare et précieux, et qu'il n'avait jamais été possible de le recouvrer. Mais on sait combien cet auteur mérite peu de confiance (3). Si cependant le fait est vrai, dit un écrivain moderne (4), voilà peut-être la plus grande perte que l'esprit humain ait faite depuis l'incendie de la bibliothèque des Ptolémées. Mais d'abord cet incendie est regardé aujourd'hui comme une fable; ensuite pour que l'esprit humain ait perdu si fort en per-

(1) De l'origine des Lois, des Arts et des Sciences, Paris, t. 1, p. 362 et 363.

(2) *Obeliscus Pamphilius*, 1650, in-folio, p. 110.

(3) De l'origine des Lois, des Arts et des Sciences, Paris, 1758, t. 1, p. 363.

(4) Histoire des Hommes, Paris, 1779, t. 2, p. 277.

dant l'ouvrage de Sanchoniaton, il fallait que cet ouvrage contint quelque chose de mieux que ce que nous en avons, où l'on voit que les Phéniciens n'avaient guère fait que défigurer l'ancienne histoire d'Égypte pour en transporter le théâtre dans leur pays.

Mon intention n'est pas d'entrer dans tous les détails que demanderait la réfutation du paradoxe soutenu par Henri Ursinus et Richard Simon : j'exposerai seulement en peu de mots les motifs qui me le font regarder comme un monument authentique, heureusement échappé à l'injure des tems.

L'opinion de ceux qui regardent le Sanchoniaton comme une pièce supposée, ne peut se soutenir qu'en prêtant quelques vues, quelques motifs, à l'auteur d'une pareille supposition. Il faut donc examiner quelles auraient pu être ces vues : mais il est préalablement nécessaire de chercher sur qui pourrait tomber le soupçon de cette supposition prétendue. Je vais discuter ces deux objets le plus sommairement qu'il me sera possible ; et cette discussion fera, je crois, connaître évidemment le peu de solidité des motifs allégués pour révoquer en doute l'authenticité de ce fragment. J'établirai ensuite les raisons qui me por-

tent à rejeter toute idée de supposition (1).

Philon de Biblos est incontestablement le seul sur qui pourrait tomber le soupçon d'avoir composé le Sanchoniaton. C'est se tromper grossièrement que d'attribuer cet ouvrage à Porphyre. Athénée, plus de quarante ans avant Porphyre, a cité Sanchoniaton (2). C'est du moins le nom que les savans lisent dans le texte de cet auteur au lieu de Souniathon, que portent les manuscrits (3). En effet l'un des interlocuteurs du dialogue d'Athénée dit à un autre qui est Sirien ou Phénicien : « remplis-toi donc de *Chébrodlapse* et de » *Chtoorodlapse* de ton pays ; mots que ja » mais aucun des anciens n'a écrit, j'en jure » par Cérés, à moins que ce ne soit peut- » être Sanchoniaton ou Mochos, tes compa- » triotes (4). » On voit clairement par ce passage qu'Athénée fait allusion à deux an-

(1) De l'origine des Lois, des Arts et des Sciences, Paris, 1758, t. I, p. 363.

(2) *Id.*, *ibidem*.

(3) Banquet des Savans, par Athénée, traduit par M. Lefebvre de Villebrune, Paris, 1789, t. I, liv. 3, chap. 36 et dernier de ce livre. Note du traducteur, p. 494.

(4) *Id.*, p. 493 et 494 de la traduction.

ciens écrivains, natifs de Sirie ou de Phénicie, et à leur langage qu'il trouve barbare. Or Sanchoniaton paraît le seul à qui ce discours puisse s'appliquer.

Un savant très-estimable, M. Belin de Ballu, nous promet cependant, dans son *Oppian*, de prouver par les argumens les plus solides, que l'histoire de Sanchoniaton n'est qu'un conte. Le traducteur d'Athénée dit qu'il attend les preuves de cette assertion, pour y donner son adhésion (1), et je pense qu'il a raison. Si l'on veut seulement démontrer que la cosmogonie de Sanchoniaton est fabuleuse, je le crois très-facile; mais il n'en sera pas de même si l'on veut soutenir que l'ouvrage traduit par Philon de Biblos n'a jamais existé; c'est ce que je vais continuer d'établir.

Athénée n'est pas le seul écrivain antérieur à Porphyre, qui ait fait mention de Sanchoniaton. Clément d'Alexandrie, au rapport de Saint Cirille (2), parlait de cet auteur comme d'un historien de Phénicie qui avait écrit en sa langue maternelle, et dont l'ouvrage avait

(1) *Banquet des Savans*, par Athénée, traduit par M. Lefebvre de Villebrune, t. 1, liv. 3, ch. 36, p. 494.

(2) Dans son écrit contre l'Empereur Julien, liv. 6.

été traduit en grec. C'est par inadvertance que Saint Cirille, dans ce passage, nomme Joseph au lieu de Philon, pour le traducteur de Sanchoniaton. Il est vrai que l'on ne trouve point aujourd'hui dans les œuvres de Clément d'Alexandrie le passage que Saint Cirille avait en vue, lorsqu'il écrivait ce que je viens de rapporter; mais il n'y a pas lieu d'en être surpris. Nous n'avons pas tous les écrits de Clément d'Alexandrie : le commencement du premier livre des Stromates est entièrement perdu, et il y a plusieurs lacunes dans les autres. Sanchoniaton a donc été cité comme un auteur de l'antiquité par Athénée, Clément d'Alexandrie, Porphire et Saint Cirille, sans parler d'Eusèbe, de Théodoret (1) et de Suidas. Observons même, au sujet de ce dernier écrivain, qu'il parle (2) de Sanchoniaton d'une manière à faire connaître qu'il ne s'en était pas rapporté au témoignage d'Eusèbe (3).

Quant à Porphire, dont l'érudition est connue, il cite bien formellement notre auteur,

(1) *De Curand. græc. affect.*, liv. 3, p. 34.

(2) Article *Σαγχωνιατων* de son Dictionnaire.

(3) De l'origine des Lois, des Arts et des Sciences, Paris, 1758, t. 1, p. 363 et 364.

DE SANCHONIATON. 377

comme authentique , dans son excellent traité de l'abstinence de la chair des animaux (1); et voici à quelle occasion. « Les Phéniciens, » dit-il, « dans les grandes calamités , soit de » guerre, soit de sécheresse , soit de famine, » sacrifiaient ce qu'ils avaient de plus cher, » à Saturne ; et ce sacrifice se faisait en consé- » quence d'une délibération publique. L'his- » toire phénicienne est pleine de ces sacri- » fices. Sanchoniaton a écrit cette histoire en » langue phénicienne , et Philon de Biblos l'a » traduite en grec, en huit livres (2). »

Enfin Eusèbe ne cite pas Sanchoniaton comme un extrait tiré de Porphyre ; c'était dans la traduction même de Philon qu'il avait copié le fragment inséré dans sa Préparation Evangélique. Si donc on voulait absolument que Sanchoniaton fût un historien supposé, il ne pourrait l'avoir été que par son traducteur, Philon de Biblos (3).

Mais pour qu'un auteur se détermine à sup-

(1) Livre 2, chap. 56.

(2) Traité de Porphyre, touchant l'abstinence de la chair des animaux ; traduit par M. de Burigny, Paris, 1747, p. 164.

(3) De l'origine des Lois, des Arts et des Sciences, Paris, 1758, t. 1, p. 364.

poser un ouvrage tel que celui de Sanchoniaton, il faut, comme je l'ai dit il n'y a qu'un moment, lui prêter quelques vues, quelques motifs, qui aient pu l'engager à une pareille infidélité. Quelles vues prêtera-t-on au prétendu fabricant de Sanchoniaton? jusqu'à présent on n'en a pu supposer que deux: l'une d'opposer cet ouvrage aux écrits de Moïse; l'autre d'empêcher le progrès du christianisme et de réhabiliter l'ancienne religion, en la dégageant des superstitions qui lui fesaient tort (1). Ces deux motifs sont également imaginaires et chimériques: Philon écrivait sous Adrien (2), vers l'an 125 de l'ère chrétienne. Il suffit de jeter un coup d'œil sur l'état des Juifs et des Chrétiens dans ces siècles-là, pour faire sentir le peu de justesse de tous les raisonnemens que je viens de rapporter (3).

Les Juifs ne cherchaient point à répandre leur religion, et l'on ne voit pas que les nations infidèles qui les environnaient, s'occupassent à faire la controverse avec eux. Aussi ne paraît-il point que dans aucun tems leur

(1) Voyez l'Histoire critique de la République des Lettres, t. 6, p. 57 et 58.

(2) Suidas, au mot *Φίλων Βυβλιος*.

(3) De l'origine des Lois, t. 1, p. 365.

religion ait beaucoup attiré l'attention des autres peuples. Les Juifs d'ailleurs n'ont jamais fait une grande figure dans la république des lettres : on peut dire que particulièrement depuis la ruine de Jérusalem, ils ne méritaient aucune considération. Vaincus par les Romains, fugitifs à l'aspect de leur patrie dévastée, l'histoire nous les montre errans de contrée en contrée. Proscrits dans toute la terre, en horreur à tous les peuples ; uniquement occupés de leurs malheurs et d'une attente chimérique, on ne parlait d'eux que pour s'en moquer. Adrien, sous lequel écrivait Philon de Biblos, acheva, pour ainsi dire, d'anéantir les Juifs lorsqu'il bâtit *Ælia* sur les ruines de Jérusalem (1).

A l'égard des Chrétiens, j'avoue que du tems de Philon, l'évangile avait déjà fait de très-grands progrès ; je ne crois pas néanmoins que l'on connût encore assez bien les disciples de Jésus-Christ pour que la religion qu'ils annonçaient dût extrêmement alarmer les défenseurs du paganisme ; on confondait alors presque toujours les Chrétiens avec les Juifs. D'ailleurs je ne pense pas que sous Adrien il y

(1) De l'origine des Lois, t. 1, p. 365 et 366.

eût encore beaucoup de personnes de considération, soit du côté de la philosophie et des lettres, soit du côté de la naissance et des dignités, qui eussent embrassé l'évangile. Ainsi par le peu de progrès que le christianisme avait fait dans le grand monde, il ne pouvait avoir excité une jalousie assez grande pour obliger Philon à entreprendre un ouvrage aussi considérable que le Sanchoniaton; ouvrage qui ne pouvait que lui coûter des peines et des recherches infinies. Car quels soins n'est pas obligé de prendre, un écrivain qui veut supposer une histoire à un auteur de l'antiquité (1)?

D'ailleurs, il faut convenir que si Philon n'a composé le Sanchoniaton que dans la vue d'opposer, comme on le dit, l'ancienne religion au christianisme, en la dégageant des absurdités qui en décelaient la faiblesse; on ne pouvait s'y prendre plus maladroitement qu'il l'a fait. Philon avance, il est vrai, que l'histoire de Sanchoniaton est purgée de ces fables ridicules, dont sont remplis les ouvrages des Grecs. Mais celles que l'on y trouve, quoique d'une espèce différente, valent bien les contes

(1) De l'origine des Lois, p. 366.

d'Homère et d'Hésiode. Tels sont les bêtes animés, l'étoile trouvée par l'Astarté, et consacrée dans la ville de Tir, la castration d'Ouranos ou Cœlus par Chronos ou Saturne, et celle de Chronos ou Saturne faite par lui-même, exemple qu'il força tous ses compagnons d'imiter : sans parler du tonnerre qui donne le mouvement aux animaux, déjà créés par l'esprit supérieur, comme s'il les réveillait d'un profond assoupissement, etc. Voilà des fables orientales pour le moins aussi absurdes que celles des Grecs. Cessons donc de prêter à Philon un dessein que la simple lecture du Sanchoniaton ne permet pas que l'on puisse en aucune manière lui supposer (1).

Il est bien plus naturel de penser que Philon aura voulu rabaisser la vanité des Grecs, en faisant voir que sa patrie avait produit des écrivains de mérite, bien antérieurement à la Grèce. Dans cette vue, il aura cherché à faire revivre l'histoire de Sanchoniaton. Cette préférence me porterait à croire que de tous les écrivains qu'a vu naître la Phénicie, Sanchoniaton devait être un des plus anciens et des plus estimés; car Philon aurait pu en traduire

(1) De l'origine des Lois, t. 1, p. 367.

d'autres. L'Orient a produit des fruits dans un tems où les premières semences germaient à peine dans l'Occident. La Phénicie en particulier a été dès les siècles les plus reculés, le berceau de plusieurs savans. Strabon (1) parle d'un écrivain de cette nation, nommé Moschos, antérieur à la guerre de Troie. Il dit que ce Moschos avait écrit sur différentes parties de la philosophie, sur les atômes, sur la formation du monde, etc. Ce Moschos est vraisemblablement le même qu'Athénée appelle Mochos, et qu'il place après Sanchoniaton, comme je viens de le dire. Philon aura donc choisi Sanchoniaton, comme un auteur capable de montrer que la Phénicie avait produit des écrivains célèbres dans un tems où les Grecs ne connaissaient pas même l'écriture (2).

Je soupçonnerais encore que Philon pourrait avoir eu un autre motif en traduisant Sanchoniaton. Quand les philosophes eurent fait sentir aux Grecs combien étaient absurdes les traditions que l'on débitait sur le compte de leurs dieux, les esprits se partagèrent en deux sectes. Les uns prirent le parti d'allégoriser

(1) Livre 16.

(2) De l'origine des Lois, des Arts et des Sciences, Paris, 1758, t. 1, p. 367 et 368.

toutes ces prétendues divinités, et dirent que la mythologie n'était qu'une espèce de physique énigmatique, dans laquelle les différentes opérations de la nature étaient cachées sous l'emblème des différentes divinités qui faisaient l'objet du culte religieux. Les stoïciens donnèrent beaucoup de cours à cette opinion. Les autres plus sensés, avouèrent de bonne foi que les dieux qu'on adorait avaient été originairement des hommes; mais ils prétendaient que ces hommes avaient justement mérité d'être apothéosés, pour les connaissances sublimes dont ils avaient fait part au genre humain. Evhémère, le Messénien, fut celui qui autorisa le plus ce système. Il composa une histoire des Dieux (1), qu'il prétendait avoir recueillie dans le cours de ses voyages, et tirée des plus anciens monumens qui subsistaient encore dans les temples qu'il avait visités (2). Quelle qu'ait été l'intention d'Evhémère, il fut traité d'athée par le plus grand nombre, et sa mémoire est demeurée chargée de cet opprobre. Mais il eut des sec-

(1) Intitulée *Ἐρὰ Ἀναγράφη*.

(2) Voyez la Dissertation de M. Fourmont dans les Mémoires de l'Académie des Inscriptions, tom. 15, p. 265.

tateurs qui soutinrent son système et ses explications. Ils ramenaient à l'histoire tout ce qu'ils trouvaient dans les fables, qui pouvait avoir rapport à des événemens arrivés dans les anciens tems (1).

Il se forma donc dans le sein du paganisme deux sectes : les *Allégoristes* et les *Evhéméristes*. On ne peut méconnaître dans Philon de Biblos, traducteur, ou plutôt paraphraste de Sanchoniaton, un des plus ardens et des plus zélés partisans d'Evhémère. Il trouvait dans Sanchoniaton un écrivain qui, par bien des raisons, était un de ceux qui pouvaient le mieux favoriser la secte qu'il avait embrassée. Il traduisit donc cet ancien historien ; mais il ne se contenta pas d'une simple traduction littérale : on voit qu'il a inséré sans ménagement, dans le texte de son auteur, toutes les additions et les explications propres à favoriser ses idées particulières, et capables de faire retrouver dans les traditions Phéniciennes le fondement de la théologie des Evhéméristes. De là ce mélange d'opinions grecques et phéniciennes, qui a révolté tant de savans (2).

(1) De l'origine des Loix, des Arts et des Sciences, Paris, 1758, t. 1, p. 368 et 369.

(2) *Id.*, p. 369 et 370.

Je suis, en effet, très-porté à croire que c'est ce mélange de faits et d'opinions, en apparence contradictoires, le défaut d'uniformité dans le stile, et le manque de continuité dans la narration, qui ont le plus contribué à faire regarder comme supposé le fragment de Sanchoniaton. Mais pour peu que l'on recherche la cause de ces singularités, elle n'est pas difficile à démêler. On reconnaît aisément à une seconde ou tout au plus à une troisième lecture, qu'Eusèbe ne rapporte pas de suite le texte de Sanchoniaton, ou, pour parler plus exactement, de son traducteur, tel qu'on le lisait dans les exemplaires de cet auteur. On voit d'abord qu'il y entremêle assez souvent ses propres réflexions; on reconnaît ensuite qu'il a coupé souvent la narration et rapproché des faits qui n'étaient sûrement pas de suite dans l'historien Phénicien. Il y a aussi plusieurs endroits où une critique tant soit peu éclairée démêle facilement des interprétations tirées de ces espèces de préfaces dont j'ai déjà dit que Philon avait accompagné sa traduction. Eusèbe en a inséré des fragmens dans tous les endroits où il les a cru propres à jeter quelques lumières. Ces interpolations, qu'il est au surplus très-aisé de reconnaître, nous ont fait

dire que, suivant toutes les apparences, le Sanchoniaton Grec était plutôt une paraphrase, qu'une version fidèle du Sanchoniaton Phénicien. Ainsi il ne faut pas croire que l'extrait d'Eusèbe représente exactement le texte de Sanchoniaton : il est constant, au contraire, que ce fragment, tel que nous l'avons aujourd'hui, est ce que l'on appelle interpolé, c'est-à-dire qu'Eusèbe rapporte quelquefois les paroles de Sanchoniaton, ou pour parler plus juste, la traduction de Philon de Biblos ; quelquefois les commentaires et les additions du traducteur ; et qu'il y ajoute et insère souvent aussi ses propres réflexions (1).

Mais quand par une application sérieuse et une analyse exacte des différentes parties de ce fragment, on est parvenu à écarter celles qui sont étrangères à l'auteur dont il porte le nom ; il faut s'aveugler en quelque sorte, pour méconnaître dans ce qui reste, tous les traits qui caractérisent un auteur original, et qui dénotent l'âge et la patrie de Sanchoniaton. Tels sont les anciens noms des Dieux de la Grèce, noms purement orientaux : la cosmo-

(1) De l'origine des Loix, des Arts et des Sciences, Paris, 1758, t. 1, p. 370 et 371.

gonie des Phéniciens, bien différente de celle des Grecs, plusieurs faits qui ont un rapport direct et marqué avec l'ancienne religion de la Phénicie, dont un des principaux articles était l'obligation de sacrifier ses enfans dans les tems de calamités; sans parler de plusieurs autres traits également caractérisés, qu'on rencontre dans ce fragment. Si l'on veut donc avoir égard à ce que je viens de dire, c'est-à-dire à la paraphrase que Philon a faite de son original, par des vues particulières, aux additions qu'il y a insérées, et aux explications qu'Eusèbe même y ajoute de tems en tems; il ne sera pas, je crois, difficile de répondre à toutes les critiques élevées contre le fragment en question. Ce n'est point une pièce supposée, c'est une partie de la traduction que Philon avait faite de tout l'ouvrage de Sanchoniaton (1).

Le suffrage d'Eusèbe, indépendamment de ce que je viens de dire, serait seul capable de parer à toutes les objections que l'on pourrait former. En effet, si le Sanchoniaton n'eût été qu'une mauvaise copie de la Genèse, un ouvrage fait après coup, et attribué faussement

(1) De l'origine des Loix, des Arts et des Sciences, Paris, 1758, t. 1, p. 371 et 372.

à un auteur de la plus haute antiquité par Philon et par Porphire , est-il à présumer qu'un écrivain tel qu'Eusèbe se fût laissé surprendre à une imposture si grossière ? nous aurait-il donné comme un monument des siècles les plus reculés, un ouvrage dont la date eût été aussi récente ? Il suffit de comparer les tems. Philon de Biblos écrivait sous Adrien ; Eusèbe ne l'ignorait pas. La traduction de Philon a donc pu paraître vers l'an 125 de l'ère chrétienne ; Eusèbe était dans toute sa force et dans tout l'éclat de sa réputation en 325 au concile de Nicée. Un intervalle de deux siècles était-il suffisant pour accréditer l'imposture de Philon , au point qu'Eusèbe eût pu s'y méprendre ? A l'égard de Porphire , le fait est encore moins soutenable. On n'ignore pas que Porphire était presque contemporain d'Eusèbe (1).

Enfin le silence de l'empereur Julien , qui n'était postérieur à Eusèbe que de trente ans , me paraît décisif en faveur du Sanchoniaton. Si cet auteur eût été supposé , et si Eusèbe n'eût cité qu'une pièce fausse et fabriquée peu

(1) De l'origine des Lois , des Arts et des Sciences , Paris , 1758 , t. 1 , p. 371 et 372.

avant son tems, Julien aurait-il manqué de relever une pareille bévue (1)?

Mais, dira-t-on, le fond de l'ouvrage de Sanchoniaton ne renferme-t-il pas une quantité de fables absurdes indépendamment des additions de Philon? De quel usage sera donc ce fragment, et de quelle autorité peut-il être? Je réponds qu'à la vérité on rencontre plusieurs traits absurdes et incroyables dans l'extrait d'Eusèbe. Mais autre chose est de dire que le nom et les ouvrages de Sanchoniaton sont des chimères et des suppositions, ou d'avancer seulement que Sanchoniaton a mêlé beaucoup de fables et de traditions absurdes dans les écrits où il avait réellement consigné les opinions de son pays, les mœurs de sa nation, sa religion, etc. Ces deux propositions sont bien différentes. Voici en peu de mots ce que je pense sur Sanchoniaton (2).

On rencontre certainement bien des traditions fabuleuses dans cet historien. Il s'est trouvé à cet égard dans le cas où se sont vus tous les auteurs de l'antiquité qui ont voulu écrire sur l'origine du monde, et sur l'histoire

(1) De l'origine des Loix, des Arts et des Sciences, Paris, 1758, t. I, p. 371 et 372.

(2) *Id.*, p. 372 et 373.

primitive du genre humain. Leurs ouvrages ont dû nécessairement être mêlés de beaucoup de fables, tant par l'obscurité toujours attachée aux événemens reculés, que par le faux merveilleux des traditions vulgaires, dont le propre est d'altérer les faits, et d'y joindre des circonstances extraordinaires. La critique doit démêler ce qu'il y a de faux de ce qu'il peut y avoir de vrai dans le fragment de Sanchoniaton. Son histoire de la création, n'est autre chose que l'extrait des anciens livres de l'Inde, dont la tradition est altérée et défigurée par un écrivain qui ne s'entendait pas lui-même, et qui de plus, affectait de parler énigmatiquement, selon l'usage de tous les savaus de l'antiquité (1).

Quant à ce que Sanchoniaton dit du premier état des hommes et des actions de ceux qu'il regarde comme les tiges du genre humain, la critique relègue au rang des fables, tout ce qu'elle trouve dans cet écrivain de contraire aux lumières de la raison. Mais ce qu'il dit sur l'origine des arts, ce qu'il rapporte des actions d'Acmon, d'Ouranos, de

(1) De l'origine des Loix, des Arts et des Sciences, Paris, 1758, t. 1, p. 373 et 374.

Saturne et de Jupiter, se trouvant assez conforme avec ce que les Grecs nous ont appris sur l'ancien état du genre humain, peut et doit être regardé comme véritable, en dépouillant néanmoins son récit du merveilleux qui accompagne toujours les événemens de la haute antiquité (1).

Afin de faire mieux connaître la tradition indienne sur laquelle paraissent calquées toutes les autres, je ne citerai ici qu'un excellent mémoire du capitaine Francis Vilford, inséré dans le cinquième volume des Recherches asiatiques ou Mémoires de la société instituée dans le Bengale (2). Son ouvrage n'a point encore été publié en français. Mais il paraîtra bientôt, puisque l'utile entreprise de la traduction des Mémoires de la Société de Calcutta, vient d'être faite, et que les premiers volumes ont déjà paru. Je me con-

(1) De l'origine des Lois, des Arts et des Sciences, Paris, t. 1, p. 374.

(2) On trouvera ce passage dans : *Asiatic Researches; or, Transactions of the society instituted in Bengal, for inquiring into the history and antiquities, the arts, sciences, and literature, of Asia. Volume the fifth. Printed verbatim from the Calcutta edition. London, 1799, p. 241 et suivantes.*

tenterai d'y citer le passage (1), où la théogonie des anciens livres indiens est comparée à celle de Sanchoniaton. On y prouve que l'Adime des Indiens ou notre Adam, a la même signification que le *Protogonos* de Philon de Biblos, c'est-à-dire premier né, et poursuivant cette comparaison de génération en génération, M. Vilford fait voir clairement la ressemblance des deux généalogies.

Nous avons donc sur Hermès deux traditions anciennes, celle que j'ai donnée d'après Diodore de Sicile, et celle de Sanchoniaton : c'est d'après ces deux récits que je vais, sans négliger les autres sources, donner l'histoire de cet ancien philosophe.

Histoire de Thaut ou Hermès.

Si l'on en croit Sanchoniaton, Hermès était Phénicien et descendant de Misor. Il fut le confident et l'ami d'Ius, appelé par les Grecs Chronos et fondateur de Biblos. Ce Chronos parcourut la terre, vint dans les contrées du Midi, et donna l'Égypte à Thaut en souveraineté. Mais suivant Diodore, Hermès fut le

(1) P. 250 et 251 du livre ci-dessus cité.